

LIVRES



Iran, islam et politique

Le nouvel homme islamiste La prison politique en Iran Chahla Chafiq

Le Félin, D'un autre regard, 2002, 232 p., 19,5 euros

► Le titre de cet ouvrage – *Le nouvel homme islamiste* – révèle l'ambition de son auteur : étudier de façon précise et circonstanciée la nature totalitaire du pouvoir islamiste en Iran. Lorsque la dernière page est tournée, on a la nette conviction que Chahla Chafiq a atteint tous ses objectifs : dénoncer la répression politique, faire émerger les caractères essentiels du régime, approfondir *“notre connaissance du processus d'idéologisation de la religion et ses conséquences sociopolitiques”*, et rendre hommage aux victimes.

Lorsque “le messager du Salut”, l'imam Khomeyni, annonce en avril 1979 : *“À partir d'aujourd'hui, le gouvernement d'Allah s'instaure en Iran”*, rien ne laisse présager l'ampleur de la tragédie qui va rapidement emporter les Iraniens dans une tourmente dont ils ne sont pas encore sortis. L'horrible dictature du Chah avait régné si longtemps et empêché d'une façon si féroce toute contestation qu'elle avait soudé l'ensemble des forces politiques du pays dans un *“mouvement révolutionnaire”* dont le succès était devenu inéluctable. Aussi, les pre-

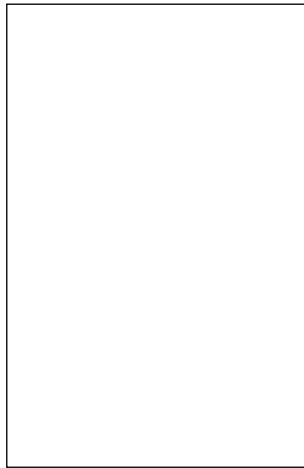
mières exécutions sommaires de hauts fonctionnaires de l'ancien régime se déroulèrent-elles dans une indifférence quasi-générale : *“Les médias de tendance démocratique s'inquièrent de la procédure antidémocratique”*, mais *“la majorité de la gauche [...] réclama des tribunaux publics révolutionnaires et populaires...”* C'est que l'illusion d'un “islam social” et les courants défendant un “islam utopique” avaient construit un *“pouvoir de séduction islamiste”* très puissant dans les imaginaires.

Et cela d'autant plus que *“la force de son message [celui de Khomeyni] reposait sur la contestation de la domination des puissants (les “mostakbarines”), riches et corrompus, et sur la défense des déshérités (les “mostazafines”). Avec ses slogans, il a gagné à sa cause non seulement les déshérités, mais il a su aussi séduire la plupart des militants de gauche, des démocrates, des libéraux et des intellectuels. Chacun d'eux y trouvait l'écho de ses rêves et idéaux”*. Mais qui va gagner ? L'ensemble du spectre politique – nationalistes, libéraux, modérés, laïques, marxistes, com-

munistes... – qui pensait pouvoir se servir de la force mobilisatrice de la religion pour instaurer une démocratie, ou les tenants d'un gouvernement islamiste pur et dur, sans concession ? *“Ce sont les forces et les mouvements non religieux et les religieux modérés qui ont bel et bien servi la stratégie islamiste.”*

À ce stade de sa démonstration, Chahla Chafiq brosse le tableau de la genèse du régime islamiste, et du contexte dans lequel il va pouvoir désormais mettre en place sa politique totalitaire. Cela commence “normalement”, par des promesses non tenues. Le peuple, au nom duquel la révolution s'est faite, fait l'objet d'une redéfinition. L'islamisation de la société est en route : la République est islamique, la loi est islamique, le droit est islamique, le peuple est islamique, la frontière entre le Bien et le Mal aussi. Dans un chapitre consacré à la “Purification sociale”, l'auteur analyse les mécanismes idéologiques de la politique islamiste. La notion d'égalité y est ainsi abandonnée au profit de “l'équité religieuse” et de la loi du talion.

L'emprisonnement constitue l'un des innombrables “outils” au service du quadrillage de la société, pour non seulement empêcher toute contestation, mais vérifier constamment la fidélité de chacun à la loi islamiste dans l'espace public comme dans la vie privée.



C'est à partir de juin 1981 que les prisons iraniennes se remplissent et que s'élabore dans ce lieu idéalement clos la "repentance" comme "*stratégie de fabrication de l'homme islamiste*". S'appuyant sur un important *corpus* constitué de mémoires d'anciens prisonniers et prisonnières politiques, d'entretiens, de courriers et de testaments, Chahla Chafiq décrit l'entreprise de dépersonnalisation et de déshumanisation propre à tous les régimes totalitaires. La repentance consiste à proposer aux prisonniers une impossible alternative : vivre, ne plus être torturé, ne plus être humilié en échange de l'abdication de leurs convictions et du reniement du groupe et de soi. Ici, les repentis deviennent nécessairement des collaborateurs qui ont définitivement perdu leur identité et leur dignité ; ils sont en outre le plus souvent assassinés à leur tour lorsqu'ils ont atteint les limites des services à rendre aux geôliers et à leurs chefs. "L'invitation" musclée à la repentance s'accompagne de toutes sortes de sévices et de

brimades : flagellations, isolement, prières, cours de religion et discussions obligatoires, tortures, viols infligés aux femmes et aux hommes, privation de parler avec les membres de la famille... Certains résistent, d'autres craquent. Le geôlier est le seul à définir la faute et la sanction. Elles peuvent changer au gré des plaisirs sadiques de ceux qui, investis du pouvoir sacré de ramener les mécréants dans le droit chemin, exercent une toute puissance mortifère. Cette stratégie de la repentance échoue, mais au prix de milliers de vies détruites à jamais : suicides, troubles psychologiques et séquelles physiques, folies, tandis que la décision est prise en 1988 de passer à la purification de l'univers carcéral : on estime entre 4 500 et 5 000 le nombre de prisonniers politiques assassinés entre juin et septembre de cette année-là. Les textes écrits par les prisonniers, morts ou ayant survécu, largement cités dans cette seconde partie de l'ouvrage attestent à la fois de capacités extraordinaires de résistance, de la "*victoire lai-*

que sur la mort", selon la belle expression de Chahla Chafiq, et de la nécessité pour ces militants appartenant ou non à des organisations de mener, au plus proche de ce qui ressemble à un enfer, une réflexion lucide sur leur engagement politique.

Du coup, cet essai sur l'islamisme politique acquiert la dimension d'une réflexion philosophique et universelle sur l'humanité inaliénable de l'individu ; il est l'œuvre d'une sociologue sûre de son propos. Elle rend aussi un modeste et légitime hommage aux combattants iraniens de la liberté, en restituant leurs expériences et en leur donnant la parole. C'est aussi un livre qui contredit absolument la thèse ultramanichéenne de Georges W. Bush : "*Les questions que pose l'islamisme*", écrit Chahla Chafiq en introduction, *ne relèvent pas d'un conflit de cultures ou de civilisations. Elles relient pour chacun de nous, où que nous vivons, le problème des rapports entre la culture, la religion et la politique.*"

Chérifa Benabdessadok

Islam et chrétienté

Ali et Nino Kurban Saïd

Traduit de l'allemand par Michel-François Demet
Nil éditions, 2002, 340 p., 21,20 euros

► En ces temps heureux de la guerre du "Bien" contre le "Mal", il n'est pas de bon ton de discuter sur les amours d'un musulman et d'une chrétienne. Quand le "Mal" est à ce point assimilé à une des deux religions, cela ne fait ni

sérieux ni crédible. Mais de ces considérations de troisième millénaire naissant, Kurban Saïd n'a cure. Et pour cause ! Tout d'abord, le préfacier apprend au lecteur que ce nom est d'emprunt, et que derrière ce pseudo se





de Géorgie. Lui est digne, courageux et amoureux. Elle est vive, indépendante, également courageuse et belle à damner le plus méritant des fidèles mahométans. Les sages perses ne prétendent-ils pas qu'il n'y a pas de plus belles femmes que les Géorgiennes ? L'idylle a pour cadre l'Azerbaïdjan et sa capitale, Bakou "où l'Asie et l'Europe s'interpénètrent insensiblement". Lénine et les bolcheviques s'apprêtent à prendre le

pouvoir en Russie. Agité par des troubles qui commencent à diviser la mosaïque de cultures et de peuples de la région, le Caucase tremble devant un avenir qui ne s'annonce nullement radieux mais sombrement soviétique, il commence à frémir du "ressentiment" – pour parler comme Abdelwahab Meddeb – qui gagne les musulmans de la région. Ainsi, Kurban Saïd ne se contente pas de décrire les tendres émois d'Ali et de Nino. En orientaliste averti, il livre, de l'intérieur sommes-nous tentés d'écrire, les questionnements intimes du musulman et sa lecture des événements (la guerre en Europe, le mépris russe, l'affaiblissement de l'Islam dans sa version persane et ottomane, le danger soviétique, les convoitises pétrolières...). En ethnologue – l'auteur est originaire de cette région –, Kurban Saïd offre de nombreuses informations sur les pratiques culturelles, les valeurs, les traditions poétiques ou les codes qui président

aux rapports interindividuels et notamment entre hommes et femmes, que ce soit en Azerbaïdjan, dans le Karabakh, dans les villages du Daghestan, en Géorgie ou dans la Perse voisine.

Visionnaire, il pointe l'hostilité croissante qui divise Géorgiens, Arméniens et musulmans : les revendications d'appartenance à l'Europe des premiers et, après le "génocide", les craintes arméniennes face aux prétentions turques et enfin, les prémices de ce "ressentiment" chez l'homme musulman. Faut-il avec le préfacier s'enhardir et voir dans ce roman "la prédiction de la renaissance mondiale d'un islam militant" ? Peut-être. À l'heure où la défaite sera consommée, où les musulmans azéris se retrouveront seuls face à l'Armée rouge, Ali augure que le secours viendra des "musulmans du monde entier, mais seul Dieu sait s'ils arriveront à temps".

Au cœur de ce récit, qui en Azerbaïdjan fait figure d'"épopée nationale", il y a, plus fort que les préjugés des uns et des autres, indissoluble malgré les obstacles religieux ou politiques, l'amour d'Ali et de Nino. Depuis les rives de la mer Caspienne jusqu'à la pudibonde Perse en passant par la festive et hospitalière Géorgie ou le farouche et ancestral Daghestan, Ali et Nino ne cessent de s'aimer et de démentir une autre prédiction présente dans le livre : "Il n'y a pas de pont entre l'Est et l'Ouest, il n'y a pas de pont de l'amour non plus."

Mustapha Harzoune

cache un juif converti à l'islam. Oui, cela arrive, et nous sommes loin ici de nos modernes convertis qui vont soigner leur mal-être et leur déséquilibre en s'infligeant (cela les regarde après tout) mais surtout en infligeant à leur entourage (cela commence à nous regarder) une lecture mortifère de l'islam. Non, Lev Nussimbaum – alias Kurban Saïd – sait de quoi il parle quand il parle d'islam. Et ce n'est sans doute pas pour soigner ses petits bobos à l'âme qu'il est entré dans la foi de Mahomet. Ensuite, son roman, *Ali et Nino*, est paru en 1937. À l'époque, une autre "croisade" occupait les esprits. Aussi l'indulgence est de mise pour cet homme qui, non content de se convertir, écrit sur des amours difficilement envisageables aujourd'hui.

Ali est un jeune aristocrate (tout de même !), musulman donc mais version chiïte ; Nino est la fille d'un marchand chrétien originaire

Retours sur soi

Learning English Rachid El-Daïf

Traduit de l'arabe (Liban) par Yves Gonzalez-Quijano
Actes Sud, 2002, 185 p., 17,90 euros

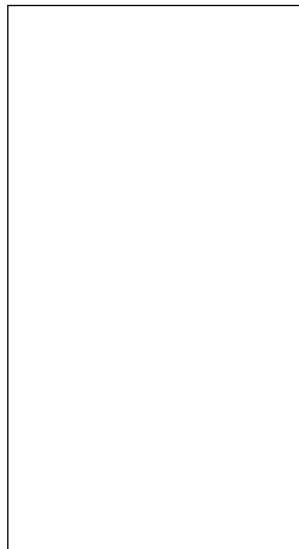
► C'est lors d'une discussion de café qu'un homme apprend brutalement la mort de son père. Cette annonce agit auprès de lui comme un déclencheur. Le décès certes l'ébranle, mais c'est surtout l'ignorance dans laquelle il a été tenu durant plusieurs jours qui l'éprouve et se transforme en un trouble diffus. Cette mise à l'écart de fait le secoue et le fait s'interroger sur sa position et ses rapports avec les siens. Il se trouve alors plongé dans le désarroi. On le suit dans son introspection et ce n'est pas seulement le déroulement de la tumultueuse vie du défunt qu'on entrevoit. On ressent le malaise du narrateur, et l'on se met à douter du lien affectif avec sa famille ; un lien qui n'apparaît jamais vraiment assuré. Bien sûr, il y a ce qui ressort de l'histoire du défunt et de son passé en partie énigmatique ; de ses rapports avec celle qui devait partager sa vie sur la base d'un désaccord qui pèsera tout au long de leur vie de couple. Leur fils, le narrateur donc, ne peut que s'en trouver péniblement conditionné dans les rapports qu'il entretient avec ses parents et avec les membres de la famille paternelle. Mais surtout, il revient sans cesse avec une multitude de questions lancinantes sur le fait de ne pas avoir été informé directement du décès. Cette mise à l'écart est-elle délibérée ? Comment est

considéré le fils lorsque l'on sait que l'enterrement a eu lieu sans lui ? La posture distante à l'égard des "traditions", celle qu'il a adoptée et qu'il pensait ferme, cet éloignement physique du village qui valait aussi pour lui une rupture avec des pratiques de vendetta, se révèlent alors plus problématiques. L'aspiration à la modernité, dans une ville cosmopolite comme Beyrouth, ne vaut pas effacement des manières de vivre, qui s'enracinent dans les villages alentour.

Ces va-et-vient, ces retournements inachevés sur la "tradition" sont bien rendus par une écriture qui

nous plonge dans une succession d'états d'âme où l'on se prend dans les spéculations du narrateur. Avec lui, on doute et l'on voit défiler toute une histoire faite de familles, d'amours déçues et d'espérance.

Abdelhafid Hammouche



Badawi Mohed Altrad

Actes Sud, 2002, 255 p., 15,90 euros

► C'est un très beau texte que livre ici, en guise de premier roman, Mohed Altrad, auteur d'origine syrienne installé en France depuis plusieurs années. À la lecture des cent premières pages, le lecteur pourrait croire qu'il découvre là un énième récit sur les années de formation, d'initiation et de réussite d'un "fils du pauvre". Il y a d'ailleurs quelque parenté entre Mohed Altrad et son illustre prédécesseur, l'Algérien Mouloud Feraoun. L'enfant ici se prénomme Maïouf ("l'Abandonné" en arabe) et veut aller à l'école ! Bravant l'interdiction de sa grand-mère qui

l'élève depuis la mort de sa mère, supportant les railleries et les insultes des autres élèves, l'enfant tient bon.

Sa soif de savoir est inextinguible et, malgré l'hostilité des siens, les humiliations, la misère, les conditions difficiles pour apprendre et se rendre en classe, Maïouf devient le meilleur élève. L'enfant puise même dans cette adversité la "rage" qui le pousse à se surpasser et à réussir.

L'expérience du jeune Fouroulou permettait au lecteur des années cinquante d'approcher la société kabyle de l'époque. Maïouf, lui,

dévoile la société bédouine. Car l'enfant est un *badawi*, c'est-à-dire "un bédouin, comme disent les Européens". Il y a quelques années, dans *Le Criquet de fer* (1993) et *Somme le cor* (1995), Selim Barakat décrivait une autre enfance syrienne et kurde cette fois, où il montrait notamment l'hostilité des bédouins à l'égard de sa communauté d'origine. Ici, Mohed Altrad décrit le mépris et l'hostilité manifestés par la société syrienne contre les siens : les bédouins font figure de ploucs, d'arriérés, voire d'obstacle à la construction nationale et aux exigences de la modernité : "Tu crois que ce pays nous aime ? Tu verras, quand tu grandiras, comme on t'observe, comme on te traite ! Et tu t'apercevras aussi que, plus tu protestes, plus tu te révoltes, plus on te poursuit, plus on te chasse, plus on t'assomme."

Bénéficiant d'une bourse d'études, Maïouf doit partir étudier la pétrochimie en France. Certes cela signifie "l'exil", mais rien ne le retient au village et surtout pas son père qui, toute sa vie, ne lui a manifesté que mépris et hostilité. Il y aurait bien les beaux yeux et le sourire de Fadia, mais ensemble ils ont fait le vœu de se retrouver et d'avoir un enfant.

En France, Maïouf, qui se fait appeler Qaher ("le Victorieux"), poursuit, toujours aussi brillant, ses études. À son retour pour un bref séjour en Syrie, le livre bascule. Ce n'est plus le récit de la réussite du "fils du pauvre" qu'écrit l'auteur. Ce n'est même pas le retour de l'enfant pro-

digue, celui qui a accumulé savoir et autorité et qui va les mettre au service de son pays, au service des siens. La problématique du retour au pays et du choc culturel que porte la confrontation avec l'Occident n'est pas neuve dans la littérature arabe. Depuis les Égyptiens Yehhia Haqqi ou Taha Hussein, en passant par le Soudanais Tayeb Salih, il a maintes fois été traité. Mohed Altrad semble ouvrir à une perspective nouvelle : celle de la bifurcation, de la rupture rédhibitoire que l'exil induit ici entre le jeune homme et son pays, entre lui et les siens, cette "impression confuse d'être un étranger chez lui" : "C'était comme si toutes ces années passées dans ce pays, son pays, avaient été effacées par son séjour en France. [...] En France, il avait acquis, en quelque sorte,

les manières d'être et de penser des Occidentaux, et de retour sur sa terre, c'est elles qui lui parlaient à l'oreille, lui murmuraient qu'il y était étranger. Il pensait à tous les immigrés qu'il avait rencontrés en France, aux illusions qu'ils avaient pu entretenir, à leurs rêves aussi. Il n'en connaissait pourtant pas beaucoup qui avaient envie de revenir dans leur pays d'origine."

Qaher tourne le dos à ses origines, au monde bédouin, au désert, et même à son amour d'adolescent. Pourtant, quelles que soient ses "ruses" pour "contourner les différences", il demeure ce qu'il n'a jamais cessé d'être : Maïouf, un *badawi*. Pour l'avoir oublié et être devenu "un être sans attaches", il se perdra dans les dunes d'un autre désert.

M. H.

Kimchi Ook Chung

Le Serpent à plumes, 2001, 245 p., 15,09 euros

► Il y a aujourd'hui dans le monde 125 millions de personnes qui vivent en dehors du pays qui les a vu naître et sans doute beaucoup plus encore d'hommes et de femmes nés de ces migrations. L'inédit n'est peut-être pas dans l'importance numérique de ces déplacements, mais tient plus à son contexte socioculturel où, pour être rapide, le champ des possibles laissé à l'individu est à la fois plus vaste (métissage culturel) et plus restreint (uniformisation culturelle transnationale). Dans cette brèche où, sur le plan romanesque, le sujet navigue entre

une liberté intérieure immense et une contrainte imposée par les conditions extérieures, entre Proust et Kafka, des écrivains qui eux-mêmes font l'expérience de cette situation se sont engouffrés. Peut-être aident-ils à voir, à comprendre, à ressentir "une portion jusqu'alors inconnue de l'existence", pour reprendre Milan Kundera. Citons ici Neil Bissondath, Hanan El Cheikh, Mako Yoshikawa, Amin Maalouf, Tassadit Imache, Kazuo Ishiguro ou Ook Chung.

Il y a d'ailleurs, entre le dernier livre de Kazuo Ishiguro (voir H&M

n° 1236) et *Kimchi* de nombreuses similitudes. Même travail de mémoire et de filiation, le premier via une enquête policière, le second par une introspection plus franche et, à l'arrivée, le même constat sur la vanité de la quête des origines. "*La recherche des racines comme panacée est une illusion*", écrit Ook Chung. Chez l'un, le message est indirectement délivré par une mère qui depuis longtemps a perdu la raison, chez l'autre et de manière explicite, par une lettre laissée par un père décédé.

Si sur le fond les deux romans convergent, *Kimchi* se révèle différent pour au moins deux raisons. D'abord par sa forme. Le récit, partiellement autobiographique, est agrémenté de réflexions diverses (sur la littérature japonaise moderne, sur le besoin d'écriture, sur le statut de l'écrivain...), de développements ou d'images symboliques (la leçon sur le *butoh* ou la visite des catacombes à Paris) et de données quasi sociologiques sur le Japon et la xénophobie nipponne. Thèmes déjà présents dans le premier recueil de nouvelles d'Ook Chung⁽¹⁾.

L'autre différence, de taille cette fois, porte sur les protagonistes des deux récits. Chez Kazuo Ishiguro, Christopher Bank est un personnage presque falot, lisse, sans vie intérieure, sans drame. Le narrateur de *Kimchi* est tout le contraire. L'homme est tourmenté par le secret de sa naissance que le lecteur découvre avec lui à l'occasion de cette visite à Yokohama, sur les lieux de son enfance. Il y

renoue les fils rompus de l'histoire familiale et laisse remonter à la surface les souvenirs de son amour pour Hiroé, cette étudiante rencontrée dans le cadre d'un séminaire consacré à la littérature, et son impardonnable erreur, "*l'une des erreurs les plus fatales de son existence*".

De plus et surtout, cet homme est rongé par les affres d'une identité incertaine. "*Je suis né en plein cœur du Chinatown de Yokohama, de parents coréens. Et j'ai grandi à Montréal, la ville la plus européenne de l'Amérique.*" Entre sa naissance et ce récit, il y a trente années, quatre langues, ses visites systématiques de tous les Chinatown, "ces bouées de sauvetage" ou ces "sas psychologiques" des villes où il voyage et... le *kimchi*, ce condiment coréen devenu emblème national et porte-drapeau identitaire du Coréen en exil.

Le plus important, dans *Kimchi*, ne réside pas dans cette abstraction intellectuelle réaffirmée par cette citation empruntée à Van

Gogh : "*Il n'est pas possible de vivre en dehors de la patrie, et la patrie, ce n'est pas seulement un coin de terre ; c'est aussi un ensemble de cœurs humains qui recherchent et ressentent la même chose. Voilà la patrie, où l'on se sent vraiment chez soi.*" Non, le plus important est cette peine à vivre du narrateur, marquée par sa double et bien réelle quête, celle d'une filiation, et l'autre, identitaire, qui lui fait voir en Amy, cette jeune métisse autiste de huit ans, moitié américaine, moitié japonaise, le miroir de sa propre enfance. Un "miroir inversé". Dans *Kimchi*, l'identité est inachevée, toujours remise en question, en ruine comme un mur écroulé : "*Il n'y avait pas de fin à cette identité, ou alors celle-ci était à trouver dans le chaos et son propre inachèvement.*" Telle est la malédiction du déraciné, mais aussi sa bénédiction.

M. H.

1)- *Nouvelles orientales et désorientées*, Le Serpent à plumes, 1999.

Retours d'Algérie

L'écho du silence Jean-Pierre Robert

Gallimard, 2002, 222 p., 15 euros

► "*Non, toute cette souffrance n'avait pas pu sortir et il ne savait pas pourquoi. Peut-être parce qu'il pensait déjà qu'il faudrait repartir et qu'il ne fallait pas faire de peine en disant sa peine à lui, peut-être aussi parce qu'il sentait que de toute façon le père n'était pas prêt à l'entendre.*"

"*Pas prêt à l'entendre*"!, le père... pas plus que sa fiancée, d'ailleurs : "*À elle non plus, il n'avait pas pu parler. Elle lui semblait trop loin de lui, inaccessible dans ses rêves d'enfant.*" Entendre quoi, d'ailleurs ? Les récits d'une guerre sans nom dont la majorité des Français de métropole n'avait fichtre rien à faire ?!

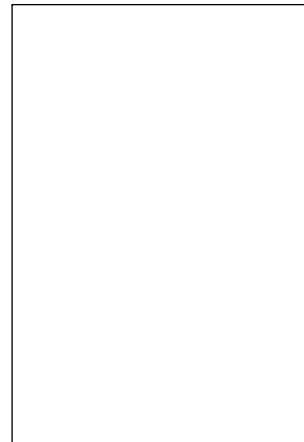
Les crimes et abominations commis par l'armée au nom du maintien de l'ordre ou de la pacification ? Mieux valait rester loin de tout cela ! S'interroger sur la présence française en Algérie et triturer "nos" mentalités travaillées par cent trente deux ans de colonialisme ? Allons allons, il y avait mieux à faire que perdre son temps pour ces "indigènes" : ils veulent leur indépendance, qu'on la leur donne et basta !

Alors, "le Dégonfleur", en permission dans sa famille, s'était tu. Lui, comme des milliers d'autres de son âge. Avoir vingt ans dans les Aurès ! Une nouvelle fois, l'écho de ce long et lointain silence s'échappe de blessures jamais refermées. Une mémoire toujours tourmentée laisse remonter à la surface des souvenirs jamais disparus.

Dans ce premier roman, Jean-Pierre Robert revient donc sur cette douloureuse page de l'histoire nationale. Nous sommes en 1961. Au cœur du massif des Aurès. Tournant le dos au manichéisme, la structure romanesque met en vis-à-vis tout au long du récit deux personnages. L'un est Français, le Dégonfleur, l'autre est Algérien, on l'appelle "l'homme de Nara" – du nom de son village rasé par l'armée française – et aussi "l'Absent". Il ne dit plus rien et ne voit plus rien parce que "les Français lui avaient brûlé les yeux, [et] les djounouds lui avaient arraché la langue". Le Dégonfleur et l'Absent seront entraînés dans cette guerre, malgré eux. Ils en seront aussi les victimes. Pas celles tombées au champ d'honneur. Non, seulement

celles, plus nombreuses, qui, en France mais aussi en Algérie, taillent leurs souffrances. Souvent, dans ce dernier pays, les souffrances se doublent de l'injustice. Car les exactions, les tortures, la justice expéditive ne sont pas le seul fait de l'armée française – ici des bérets verts de la Légion ou des harkis représentés entre autres par "l'Enfant". Elles sont aussi de l'autre côté, et une juste cause ne peut absoudre les mauvaises actions. Jean-Pierre Robert décrit la vie à la caserne, l'ambiance faite d'ennui, d'attente, de petites et de grandes compromissions, de solitude, de nuits "sans rêve", de peur et de mort. Avec le Dégonfleur, il y a le caporal, cet ancien étudiant gauchiste de la Sorbonne qui cherche "à sauvegarder un peu de sa dignité perdue" ; il y a aussi le caporal-chef, qui n'est pas loin de la quille. Ensemble, ils seront témoins de tortures infligées à des prisonniers. "On savait bien que près du PC, dans l'officine du sergent harki, les interrogatoires n'étaient pas tendres. [...] Comme on n'y pouvait rien, on n'en parlait pas et d'ailleurs on préférait ne pas trop savoir."

À Alger, tandis que les généraux font leur putsch, Jean-Pierre Robert tire une salve contre ceux qu'il appelle "les brailleurs" ou "les excités d'Alger" : "Dans la belle ville blanche, au bord de la Méditerranée si bleue, les vrais Français gueulaient leur enthousiasme guerrier, et ils avaient bien raison, ces héroïques civils qui ne risquaient rien." À la caserne, les officiers se déballonnent, les



postes de radio grésillent, la troupe discute, les subalternes prennent les choses en main, et la légalité républicaine triomphe, "et au commando, on se disait que ça valait mieux comme ça".

La guerre se poursuivant encore un temps, l'auteur montre les horreurs, dit les tortures, ne cache rien semble-t-il des exactions. Il faut en passer par là pour faire comprendre au lecteur "le mal" et "la honte" ressentis. "C'est pour des choses comme cela que les soldats, dans les guerres, ils n'écrivent rien d'intéressant à leur famille et qu'après, ils ne parlent pas".

Pour ceux qui ont souffert, la paix est "une nouvelle souffrance, un nouveau coup qui coupe le souffle et fait perdre la tête. Parce que tout ce qui a été subi et qui a fait si mal devient tout à coup inutile et ridicule. [...] Il y a de quoi devenir fou. Beaucoup se protègent en faisant semblant, semblant d'oublier, semblant d'être heureux, et ils essaient de vivre. Mais pas tous. Il y a ceux qui ne peuvent pas et dont la tête éclate."

M. H.

Afrique imaginaire

Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix

Alain Mabanckou

Le Serpent à plumes, 2002, 263 p., 15 euros

► *“Kimbembé est un homme bon, comme nous autres les Nordistes. Mais saura-t-il le demeurer au milieu de ceux qui ne le sont pas ? Si nous, de notre côté, nous connaissons l'homme de jour, ce n'est que toi qui apprendras à le voir de nuit, dans sa propre région. Reviens à Oweto le plus souvent, car nous tenons à notre petit enfant qui va naître...”* Cette recommandation d'un père à sa fille qui s'apprête à suivre son mari dans sa région d'origine est peut-être la phrase centrale de ce quatrième roman du poète et romancier congolais installé à Paris depuis plus de dix ans. Homme du Sud, détaché dans le Nord du pays pour y enseigner, Kimbembé se révèle bon, généreux, prévenant, galant, intelligent. Versé dans la littérature fran-

çaise, il conserve dans sa malle, tel un bijou dans son écrin, des livres signés Stendhal, Genet, Cohen, Hugo, Balzac et notamment un exemplaire de *La Peste* de Camus. Pour le coup, et si l'on ose cette provocation, il ne lui manque plus que d'être Blanc ! D'ailleurs il doit l'être un peu puisque contre toutes les convenances et valeurs de son pays africain il a tenu à assister à l'accouchement de sa fille. Il n'y a que les Blancs pour faire cela et ce n'est plus le chroniqueur qui l'affirme mais ses propres amis et la sage-femme courroucée.

Mais voilà, comme le bon sens paternel pétri de sagesse africaine le rappelait à Hortense : ce Kimbembé-là est *“l'homme du jour”*. Elle découvrira sa part d'ombre.

Oh ! pas tout de suite. Hortense épousera d'abord son professeur. Cette union symbolisera *“le mariage de l'unité nationale”*. Pendant les festivités, l'auteur de *Bleu-Blanc-Rouge* glisse une scène drolatique où deux anciens feignent d'évoquer les souvenirs d'une France jamais visitée : le vin rouge, la Bourgogne, la Loire, le Camembert et, supérieur à tous, le Coulommiers, *“dont l'odeur revient lorsqu'on rote deux jours après !”*

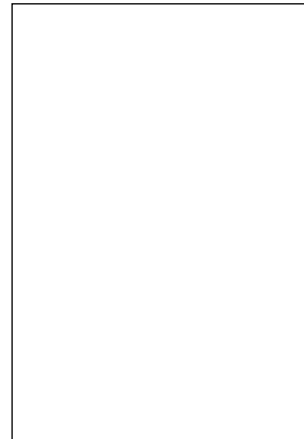
Les époux et leur fille Maribé partageront quelques années de bon-

heur. De retour dans son village, Kimbembé enseigne l'histoire géographique et le français. Le ménage se lie d'amitié avec un autre couple “mixte” : Christiane et Gaston ; elle est du Sud, et lui, comme Hortense, vient du Nord. Les années passent, le temps tisse des liens en apparence solides entre les deux foyers : *“Nous alternions ces invitations et mangions ensemble deux fois par mois. Quelquefois, et bien plus tard, à l'âge de cinq ou six ans, Maribé allait dormir chez nos amis même si j'étais persuadée que cela chagrinerait Christiane de ne pas avoir eu de descendance...”* Mais, dans ce pays imaginaire, une ancienne colonie française fictivement situé en Afrique centrale, appelé le “Vietongo”, l'opposition entre le Nord et le Sud couve. La guerre civile finit par éclater, déchirant les “Vietongolois” et les “Vietongoloises”. D'un côté, les partisans des milices gouvernementales, secondées par les “Romains”, ces factions armées fidèles au général nordiste Edou ; de l'autre, les partisans de Vercingétorix, homme du Sud, et de sa milice “Les Petits-Fils nègres”. Kimbembé se range au côté de Vercingétorix, le tribun démagogique et raciste, qui sait endormir son auditoire, galvaniser les imaginations et répandre la terreur par la persécution et les assassinats. Kimbembé *“avait choisi sa voie. Après plus de seize ans de mariage, je ne reconnaissais plus cet homme. J'étais médusée de constater qu'on pouvait changer du jour au lendemain.”*

Alors, le savoir, la culture, cette passion pour les livres et la littérature française, l'amitié pour Christiane et Gaston, l'amour même, ne pèsent plus rien ! Comme le rappelait si justement l'écrivain allemande Christa Wolf, *"il ne faut jamais oublier que la couche de la civilisation est incroyablement mince. Il faut si peu de chose pour que resurgisse la barbarie"* (Télérama du 14 juin 2000). Certes, une fois de plus nous sommes en Afrique, mais les références nombreuses à l'ex-colonie, comme la personnalité et la formation de Kimbembé, ne doivent pas faire oublier que le propos a valeur d'universalité. Pour échapper au sort que Les Petits-Fils nègres de Vercingétorix ont infligé à Gaston, Hortense doit fuir. Avec Maribé, elles déci-

dent de rejoindre sa famille à Oweto. Toutes deux traversent un pays mis à feu et à sang par la cruauté et l'imbécillité des hommes. Car dans ce roman, il y a bien le monde des hommes et celui des femmes. Seules Christiane et la vieille Mam'soko, deux femmes du Sud conserveront leur amitié pour Hortense et, chacune à sa manière, l'aideront. Hortense note sur des cahiers d'écolier les circonstances de son départ. C'est sur cette fuite que s'ouvre le livre. Malgré les événements dramatiques qui y sont rapportés, ce roman, présenté comme le journal d'Hortense, est écrit dans une langue sobre, chatoyante, distanciée et parfois même légère. Il fourmille de références culturelles et d'images d'un passé encore heureux.

M. H.



qui font le monde des artisans et dont fait partie le père. Quant à la mère, bien campée par l'auteur, elle est loin d'être absente, occupant le plus souvent de sa forte présence le devant de la scène. On suit le narrateur dans ses premiers pas à l'école, lors de ses premiers émois érotiques. C'est une enfance presque légère, entre une mère omnipotente et un père arrangeant, que nous dévoile d'un ton souvent allègre Abdellatif Laâbi.

Le quotidien est bien rendu, avec des petits éclairs d'humour, et l'auteur met dans sa narration toutes ces petites et grandes choses qui faisaient une ville des années cinquante-soixante dans le Maroc du protectorat français. Il en rend palpable l'ambiance et le foisonnement, avec une cour des miracles et ses épisodes de tension, avec des personnages extravagants dans le voisinage ou parmi des proches, comme cet oncle fugueur. Autant de personnages qui, par leurs imprécations et leurs réparties truculentes, rendent bien vivante la ville.

A. H.

L' â m e d e F è s

Le fond de la jarre Abdellatif Laâbi

Gallimard, NRF, 2002, 254 p., 15 euros

► Ce récit, sans doute largement inspiré de la vie de son auteur, brosse un tableau touchant de Fès. C'est par l'histoire d'une famille, et plus précisément par le regard d'un des siens, que l'on découvre la ville avec ses quartiers, ses souks, son organisation marchande. Au fil des pages, on rencontre donc ses marchands et ses marginaux – comme cette femme hurlant des obscénités ou ce mendiant clamant une homélie devant une foule amusée ou captive. On suit dans ses péri-

péties cette famille, lors de ses premières vacances à la mer, puis lorsqu'il faut marier un des enfants. On les accompagne au travers des rituels qui précèdent la demande en mariage, et par les épisodes qui la ponctuent – comme cette surprenante nuit de noce. On entrevoit alors, par les lieux où se déroulent la demande et les autres rencontres et par tous ceux qui participent à la démarche matrimoniale, "l'âme" de Fès. On pénètre dans des ruelles et des échoppes où se tissent ces relations entrelacées